

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 7 FÉVRIER 1861.

No. 15.

LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village,
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et quand passa la pauvre femme
Se détourner tous à la fois !

Cependant inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : C'est là !

Et la fosse n'était plus vide,
On y poussa la terre... Et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en alla, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
Tu pleures, mon enfant, pourquoi ?

Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Que j'appelais mon frère, est mort !
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

(Dovalle.)

DIOGÈNE.

Deux juriconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux ; l'un parce qu'il avait effectivement volé ce dont on l'accusait, et l'autre parce qu'il se plaignait à tort, puisqu'il n'avait rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avait ni valet ni servante : non répondit Diogène :

Et qui vous enterrera, reprit l'autre : C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogène.

Certain homme lui reprocha qu'il avait fait autrefois de la fausse monnaie : il est vrai, répondit Diogène, qu'il y a eu un temps que j'étais ce que tu es aujourd'hui ; mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristippe le rencontra un jour comme il lavait des herbes : Diogène, lui dit-il, si tu savais te rendre agréable aux rois, tu n'aurais pas la peine de laver des herbes. Et toi, répondit Diogène, si tu connaissais le plaisir qu'il y a à laver des herbes, tu te mettrais peu en peine de plaire aux rois.

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avait peu d'écoliers et quantités de figures de Muses et d'autres divinités : tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogène, mais c'est en comptant les dieux.

On lui demanda un jour de quel pays il était : il répondit qu'il était citoyen du monde ; voulant montrer que les sages ne devaient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres, et qu'à moi tu demandes une mine ? c'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, et que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort était un mal : Comment cela se pourrait-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente ?

Diogène vit un jour un maladroit qui allait tirer ; il courut aussitôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : C'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

Antisthène était dans son lit, fort malade ; Diogène entra dans sa chambre : Avez-vous besoin d'un ami ? lui dit-il, pour lui faire connaître que c'était dans le temps de l'affliction que les véritables amis étaient nécessaires. Diogène connut qu'Antisthène souffrait impatiemment son mal : ils'en alla une autre fois chez lui, un poignard sous son manteau. Antisthène lui dit : Ah ! qui est-ce qui me dé-

livrera des douleurs que je souffre ? Diogène tira son poignard : C'est celui-ci, dit-il. Cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie.

Quand on disait à Diogène que quantité de gens se moquaient de lui : Qu'importe ! répondait-il, je me tiens pour moqué, et peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, et qu'ils paraissent rire. Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes : Et moi, répliquait-il, je me soucie très-peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelait chien : C'est, répondit-il, parce que je flatte ceux qui me donnent, que j'aboie après ceux qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants.

Quand on lui reprochait pourquoi il mangeait au milieu des rues et des marchés : C'est que la faim me prend là, de même que partout ailleurs, répondit-il.

Un jour comme il retournait de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venait ; Je viens de chez des hommes, répondit-il, et je retourne chez des femmes.

Un jour comme il mangeait au milieu d'une rue, quantité de gens s'assemblerent autour de lui et l'appelèrent chien : C'est vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il ; car vous vous assemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant athlète, qui mourait de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra et lui dit : Tu as à présent un beau moyen de te venger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avait à lui : si tu me l'as donné, dit Diogène, il est à moi, à présent ; et si tu n'as fait que le prêter ; j'em'ensers actuellement ; attends que je n'en aie plus besoin.

Un jour il entendit qu'on disait du bien d'un homme qui lui avait donné l'aumône : on devrait bien plutôt me louer, dit Diogène, d'avoir mérité qu'on me la donnât.